

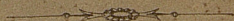
EDGAR QUINET

PHILO-ROUMAIN

PAR

T.-G. DJUVARA

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE, ANCIEN SÉNATEUR



PARIS

BELIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE VAUGIRARD, 52

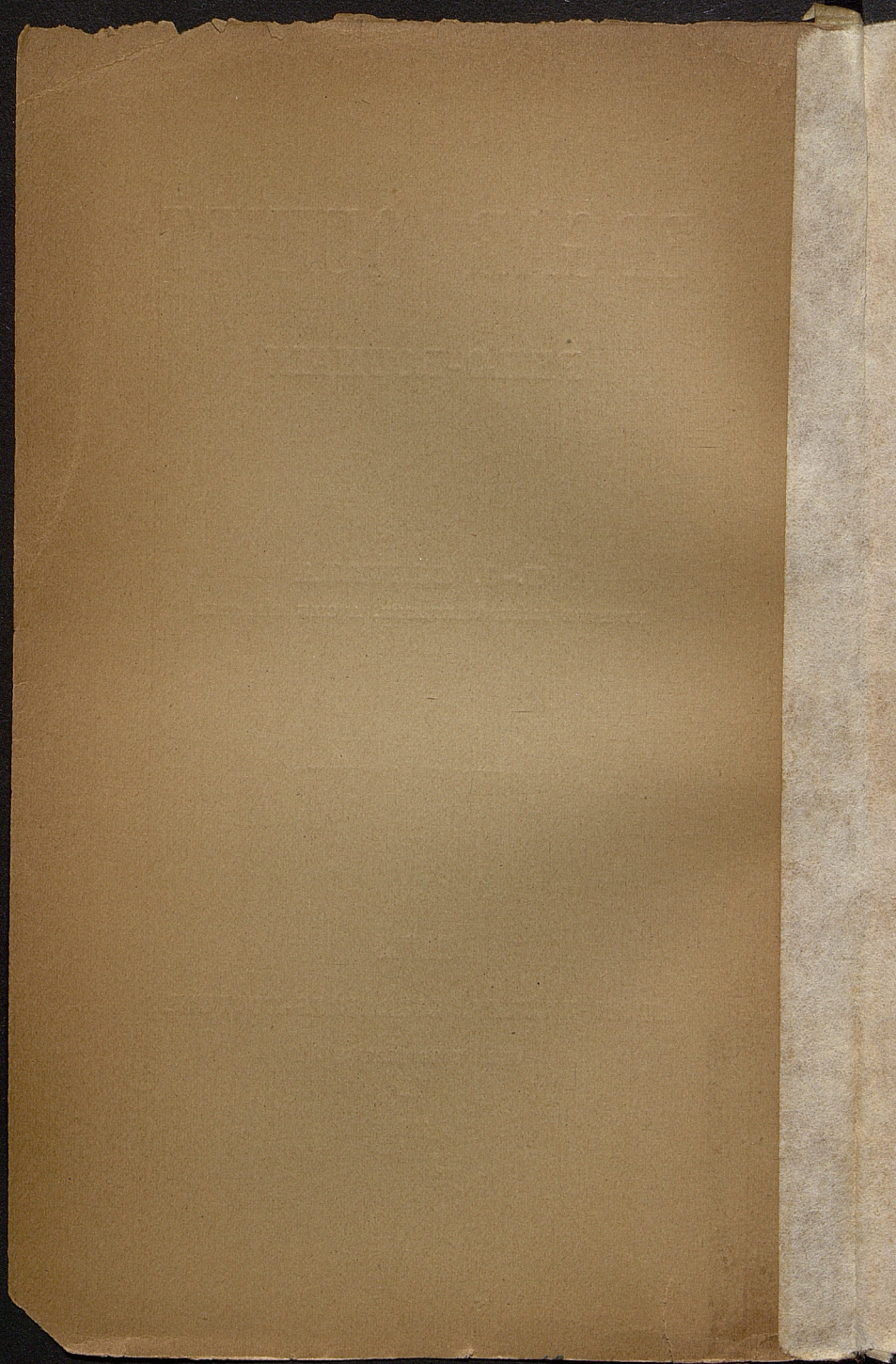
—
1906

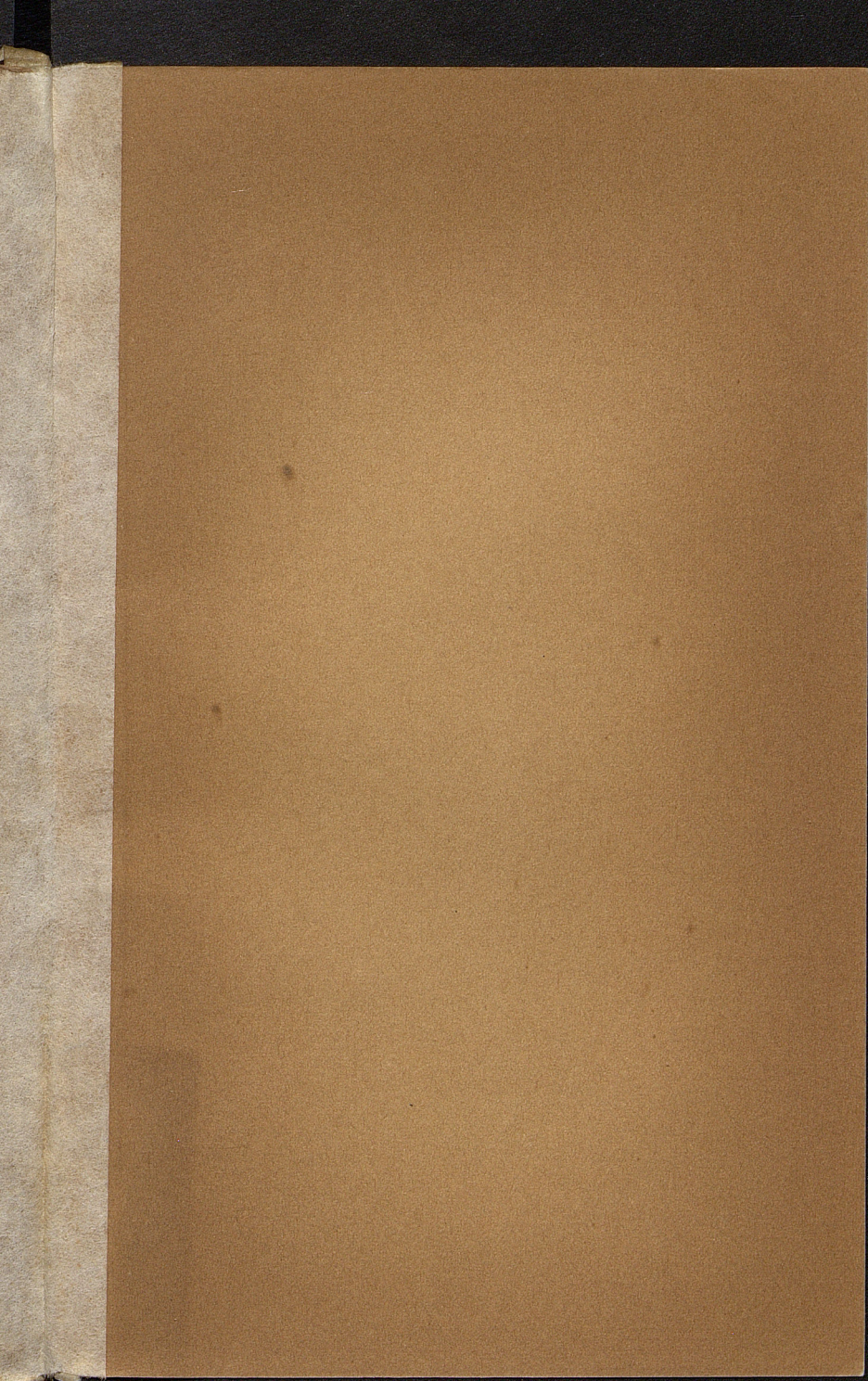
B.U. NICE - LETTRES



D

092 2042498





A Monsieur Jean de Poméran
en souvenir d'une collaboration
qui rendra heureux un Muséum

J. Roumain

Bruxelles, le 27 Nov. 1912

EDGAR QUINET

PHILO-ROUMAIN

REVUE DE LA

DOCUMENTATION

EDGAR QUINET

PHILO-ROUMAIN

PAR

T.-G. DJUVARA

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE, ANCIEN SÉNATEUR



PARIS

BELIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE VAUGIRARD, 52

—
1906



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF NICE

UNIVERSITY OF NICE

UNIVERSITY OF NICE

Re's. 181

A

Monsieur Jean J.-C. BRATIANO

DIGNE HÉRITIER D'UN GRAND NOM,
CHER AUX ROUMAINS

EDGAR QUINET PHILO-ROUMAIN⁽¹⁾

A l'occasion du centenaire d'Edgar Quinet, célébré à Paris, la Roumanie s'est empressée de manifester, avec éclat, ses sentiments de profonde reconnaissance à l'égard de l'illustre écrivain français qui prit la défense de ses intérêts au moment le plus critique de son histoire : le Sénat, la Chambre des Députés, l'Académie, le Conseil communal de la capitale s'associèrent aux démonstrations du peuple français par de chaleureux télégrammes d'adhésion ; le Ministre de Roumanie à Paris exprima, au nom du Gouvernement royal, dans la réunion, présidée par M. le Président de la République, qui eut lieu à la Sorbonne, la sincère gratitude du peuple roumain envers Quinet (2).

(1) Extrait d'une conférence faite à l'*Athénée roumain* de Bucarest, le 20 février 1903.

(2) A la suite de ma proposition, le Conseil communal de Bucarest, dans sa séance du 9 avril 1903, a décidé de donner les noms de Michelet et d'Edgar Quinet à deux des principales rues de la capitale. J'ai porté ce fait à la connais-

Enfin, l'Athénée roumain voulut apporter un témoignage d'admiration au puissant génie qui embrassa la cause roumaine, et je fus chargé, au

sance du représentant de la République française en ces termes :

« Bucarest, le 29 mars (11 avril) 1903.

» A Son Excellence Monsieur Arsène Henry,
Ministre de France en Roumanie etc., etc., etc.

» MONSIEUR LE MINISTRE,

» Je me fais un devoir d'informer Votre Excellence que le Conseil communal de la capitale, dans sa séance d'avant-hier, à la suite de ma proposition contenue dans une lettre adressée à Monsieur le Maire, a décidé de donner le nom d'*Edgar Quinet* à la *Strada Noua* et le nom de *Michelet* à la *Strada Dreapta*, de Bucarest.

» J'ai été heureux de provoquer cette nouvelle manifestation en l'honneur des deux illustres écrivains français, auxquels les Roumains conservent une pieuse reconnaissance. Leur mémoire sera désormais perpétuée sur les murs de Bucarest, comme elle l'était déjà dans le cœur de mes compatriotes.

» Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

» Signé : T.-G. DJUVARA. »

M. le Ministre de France m'a répondu par la lettre suivante :

« Bucarest, le 13 avril 1903.

» A Son Excellence Monsieur Djuvara, Sénateur,
Ministre plénipotentiaire, etc., etc., etc.

» MONSIEUR LE MINISTRE ET CHER COLLÈGUE,

» J'ai été également touché de l'initiative que vous avez prise, des termes dans lesquels est conçue votre adresse au Conseil municipal de Bucarest et de la lettre que je viens de recevoir de vous. Vous vous êtes inspiré dans cette circonstance des sentiments du plus noble patriotisme et

nom du Comité de cette Association savante, de retracer les traits saillants de cette figure chère aux Roumains, et principalement de remémorer l'activité en faveur de notre pays de celui que M. Henri Michel a qualifié de « grand cœur, de vaste et puissant esprit (1) ». C'est cette dernière partie de mon étude que je résumerai ici.

*
**

Comme tous les poètes et penseurs à l'âme généreuse, Edgar Quinet a été instinctivement attiré par le sort des nations injustement opprimées. Dans une lettre qu'il adressa à Nic. Montenegro, le traducteur de son œuvre *les Révolutions d'Italie*, Quinet s'exprime ainsi : « Les Italiens n'avaient point de patrie. Je cherchais

de la plus touchante reconnaissance à l'égard de deux Français qui ont aimé la Roumanie et qui ont contribué pour une grande part à son émancipation politique et à son développement intellectuel. L'assemblée municipale de Bucarest, en adoptant votre proposition à l'unanimité, a prouvé, une fois de plus, que les sentiments qui vous ont guidé en cette circonstance ne sont pas isolés dans votre pays et répondent à ceux qui sont traditionnels en France à l'égard de la Roumanie ; je suis heureux de l'occasion qui m'est donnée de vous en renouveler aujourd'hui l'expression.

» Je vous prie, Monsieur le Ministre et cher Collègue, d'agréer l'assurance de ma haute et amicale considération.

» Signé : A. HENRY. »

(1) *Revue Bleue*, du 20 décembre 1902.

l'Italie comme eux, mais je sentais parmi vous le tressaillement lointain d'une nation qui redemandait à vivre. La foi dans son avenir m'a soutenu. J'ai eu la joie de voir renaître l'Italie, que j'avais vue tant de fois mourir dans le passé. »

De même que pour l'Italie, il était tout naturel que le noble cœur de Quinet fût sensible aux plaintes des Roumains, ces autres frères latins de l'Orient.

Manifestations de 1847 et de 1848.

La première manifestation publique de Quinet en notre faveur, dont nous ayons connaissance, a eu lieu en 1847. Elle nous a été conservée précieusement par une notice de Paul Bataillard, un autre philo-roumain qui a longuement écrit sur les principautés danubiennes ; cette notice a été récemment publiée dans la collection de documents : *l'Année 1848 dans les principautés roumaines* (t. I^{er}, p. 37-44).

En voici un résumé.

« Malgré les efforts de la Russie et de l'Autriche pour attirer dans leurs écoles les Moldaves et les Valaques qui peuvent aller compléter leurs études à l'étranger, c'est à Paris qu'ils se donnent tous rendez-vous. On en compte aujourd'hui, dans cette capitale, près

d'une centaine et leur nombre s'accroît tous les ans...

» A l'occasion du premier jour de l'an (1847), la plupart des Moldo-Valaques résidant momentanément à Paris s'étaient entendus pour envoyer à quelques-uns des hommes qui représentent le mieux leurs sentiments une adresse couverte de leurs signatures. Ils n'avaient eu garde d'oublier M. Quinet, et celui-ci répondit à leur démarche par la lettre suivante :

» Messieurs, veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance la plus sincère pour le souvenir dont vous m'avez honoré. Ne sachant point comment j'ai pu mériter ce précieux témoignage, je dois y voir un appel sérieux qui m'est adressé au nom de la nationalité moldo-valaque. Vous me rappelez par là, Messieurs, qu'il est de mon devoir de m'occuper de cette nationalité menacée aujourd'hui et d'en défendre le droit suivant mes faibles forces. Je suis heureux de contracter envers vous un engagement de ce genre, soit que ma chaire du Collège de France me soit rouverte, soit que j'en sois réduit à continuer mon enseignement par des moyens tout différents.

» Agréez, etc. »

Signé : Edgar QUINET.

(3 janvier 1847.)

Après la réception de cette lettre, les Roumains se rendirent chez Quinet le 17 janvier. Démètre Bratiano prononça un discours écrit dont je reproduis le passage suivant :

« Non, la Roumanie ne mourra pas! Oh! si elle pouvait mourir, malheur, malheur à toi, humanité! L'aigle romaine, en disparaissant, a emporté ses foudres; l'aigle roumaine, en te quittant, t'emportera la croix!

» Non, non; cette âme qui, jour et nuit, voltige entre ciel et terre, cette flamme mystérieuse, qui pénètre dans les cités des morts, en flamme les esprits de mille héros sanctifiés par le martyr et les fait entrer dans les âmes des peuples qu'ils ont baptisés de leurs pleurs et de leur sang; cette grande âme, qui plane par dessus les mers et les monts, va prendre au ciel le souffle de Dieu et le porte en Grèce, en Espagne, en Pologne, en Italie, partout où elle entend un cri, partout où elle voit une larme; non, cette âme ne pouvait manquer à la Roumanie; elle n'a pas vu encore le hideux et déchirant spectacle de ces fossoyeurs de la liberté du monde, qui viennent surprendre l'enfant en prière et creuser des tombes autour de lui; elle n'a pas attendu que l'enfant se révélât à elle par ses cris et elle est venue au-devant de lui. Oui, par la puissance de votre âme, vous avez fait vous-

même notre découverte; oui, vous avez deviné l'état de nos âmes et vous nous avez dit : « Vous » existez, vous avez existé et vous existerez tous » jours; je m'occuperai de votre nationalité menacée et j'en défendrai le droit suivant mes » faibles forces. Je suis heureux de contracter » envers vous un engagement de ce genre... » Eh bien, devant Dieu et devant vous, nous aussi, nous jurons, sur l'autel de la patrie, de mourir tous pour les doctrines de notre maître...

» Il vous fallait pour temple le monde, pour autel le cœur de chacun de nous. Vous les avez... Dans la seule Roumanie vous attendent huit millions de fidèles habitués à faire des merveilles, car ceux-là n'ont vécu que de merveilles. Ah! Roumanie, Roumanie, si Quinet te connaissait! Il te connaîtra, ta vie lui sera racontée. Oui, nous vous dirons, nous vous donnerons notre passé, notre présent; vous, vous nous donnerez l'avenir, vous nous l'avez donné. »

Quinet, en larmes, répondit; je reproduis en entier cet admirable discours, une des plus belles et des plus touchantes pages qui aient été écrites sur l'avenir de la Roumanie :

« Messieurs, j'ai bien peur que, dans l'émotion dont vous me voyez rempli, la parole ne me manque. Car je sens que la démarche que vous faites en ce moment ne s'adresse point à moi

et qu'elle a une signification profonde, étrangère à ma personne. Qui suis-je, et qu'ai-je fait pour mériter d'entendre de semblables paroles? Je ne pourrais les comprendre, si elles n'étaient pour moi le cri d'une nationalité qui vit, qui déborde en vous et que rien au monde ne pourra extirper! Vous venez encore une fois me rappeler que c'est le devoir de tout homme public en France d'aller au-devant des peuples qui demandent à renaître; et je les accepte ces saintes paroles, comme le présage certain de la résurrection des populations moldo-valaques.

» Vous êtes une nation chrétienne. Comment se fait-il qu'on pense à vous aliéner et à vous vendre? Quoique faibles en apparence, c'est pourtant sur vous que roule la plus grande affaire de ce siècle, celle d'Orient. Passerez-vous, en silence, comme un butin, des mains de la Turquie à celles de la Russie? Mais, qui vous a conquis? Personne! Vous avez fait des traités; ils n'ont pas été la suite d'une défaite! Vous avez tout ce qui donne le droit immortel, une tradition, une littérature qui s'éveille, une langue qui vous est propre et qui est parente de la nôtre. Enfin, votre nationalité nous est nécessaire; si vous périssez, nous sommes frappés en même temps; vous êtes notre barrière au midi, comme la Pologne est notre barrière au nord.

» Vous, qui venez chercher en France l'air libre, qui nous manque souvent, vous qui représentez la jeunesse moldo-valaque et qui êtes l'espérance de votre pays, ne vous laissez pas décourager par les obstacles. Que sont-ils, en comparaison du but que vous poursuivez ! Une nationalité à défendre, l'âme d'un peuple à conserver, à sauver, c'est, quoi qu'il arrive, la plus sainte carrière qui puisse s'offrir à des hommes ! Ne comptez ni votre nombre, ni celui de vos ennemis. Vous êtes entourés, enveloppés d'ennemis puissants, la Turquie, la Russie, l'Autriche. Mais il y a quelque chose de plus puissant, de plus invincible, de plus indestructible que toutes les puissances de la terre ; c'est l'âme qui vit dans les paroles que vous venez de prononcer, ce sont les larmes pieuses qui coulent de vos yeux, c'est l'esprit national et héroïque que vous venez de montrer, c'est le sentiment immortel qui vous subjugué en ce moment ; s'il se propage, rien au monde ne pourra vous anéantir ; au contraire, chaque jour vous fortifiera ; et, comme toutes les paroles que nous échangeons ici sont sérieuses, il faut ajouter que vous n'avez pas seulement une patrie à défendre ; vous serez obligés de vous la faire et peut-être au prix de votre sang !

» Puissent ces paroles arriver en Moldavie, en

Valachie ! Elles prouveront à vos parents, à vos amis, à vos compatriotes, que la France n'est pas pour vous, ni pour eux, une terre étrangère, que le sentiment de votre patrie ne fait que se retremper parmi nous et que l'alliance des Français et des Moldo-Valaques est, en soi, une chose consommée dans les esprits !

» Ce que vous venez de faire, Messieurs, ce n'est pas seulement un vœu ; c'est l'acte d'une nationalité vivante et impérissable dans le cœur de la génération qui est maîtresse de l'avenir. »

Et Bataillard raconte ainsi la fin de ce grand acte de fraternité latine :

« Les paroles de M. Bratiano avaient été écoutées dans un religieux silence. Malgré la joie sérieuse qui avait amené tous ces nobles jeunes gens, l'accent de leur interprète était encore celui de la douleur et de la prière ; et les larmes qui descendaient lentement sur tous les visages répondaient seules à cette expression du sentiment commun. A ce spectacle, empreint d'une grandeur antique, on aurait pu se croire transporté au temps d'Œdipe et d'Antigone, à ces temps solennels, où les malheureux, se revêtant de la robe des suppliants, venaient demander aide et secours aux puissants de la terre. Mais non ; tout ici était moderne. Les suppliants ne demandaient rien pour eux-mêmes et ils n'a-

vaient pour manteau de circonstance que l'horreur du linceul qui menace d'envelopper une nationalité. Quant au puissant qu'ils invoquaient, c'était dans un quartier isolé de Paris, et dans une modeste demeure qu'ils étaient allés le chercher, c'était un homme qui n'a pas même la liberté de se faire entendre dans la chaire qui lui appartient, un homme auquel il ne reste, pour toute arme, qu'une plume. Certes, tout ici était moderne.

» M. Dém. Bratiano fut donc écouté dans un religieux silence, parce qu'il priait, et tous avec lui. Mais la parole de M. Quinet, c'était la promesse, c'était l'espoir; et sa mâle réponse fut souvent interrompue par des frémissements d'approbation, de dévouement, d'enthousiasme. Quand il disait : Comptez sur moi, — on le remerciait par des *vivat*; quand il s'écriait : Soyez prêts à vous dévouer jusqu'à la mort, — des *oui* unanimes lui répondaient.

» Aussitôt qu'il eut cessé de parler, un autre Roumain, M. Varnav, demanda à ajouter quelques mots. Il exalta l'étroite unité qui règne ici entre tous les jeunes Moldo-Valaques et qui leur promet la force, il s'écria : « Jurons tous de mourir pour notre pays ! » et tous le jurèrent et l'on se sépara. »

Cette scène, d'un émouvant patriotisme, nous

rappelle la scène de *Guillaume Tell* de Schiller, où le peuple suisse, par la voix de Rœsselmann, jure « plutôt de mourir, que de vivre dans l'esclavage ».

En nous reportant, par la pensée, à l'époque où cette scène mémorable eut lieu, un frisson nous pénètre, à l'idée des dangers qui menaçaient la Roumanie renaissante.

* * *

Les inquiétudes de Quinet, au sujet de l'avenir que les grandes puissances semblaient réserver aux Principautés roumaines, n'étaient pas exagérées. Il n'y avait pas bien longtemps, M. de Polignac avait proposé, en 1829, à l'empereur de Russie, Nicolas I^{er}, le partage de l'Empire ottoman, d'après lequel la Moldavie et la Valachie devaient lui échoir. Ce n'était pas un de ces plans secrets, tels que les chancelleries en avaient déjà conçu par douzaines; c'était un projet au caractère vraiment *officiel*. Le directeur politique au Ministère des Affaires étrangères, M. de Bois-le-Comte, avait été chargé de la rédaction de ce projet de partage, et le Conseil des Ministres du roi Charles X s'en occupa et en délibéra pendant huit jours. Le Mémoire du gouvernement français approuvant ce plan fut transmis *officiellement* à l'ambassadeur de

France à Saint-Pétersbourg, le duc de Mortemart, le 4 septembre 1829. D'après ce plan de partage, la Prusse prenait la Saxe et la Hollande; le roi des Pays-Bas était transporté à Constantinople, pour régner sur les pays du sud des Balkans; les colonies néerlandaises étaient cédées à l'Angleterre; l'Autriche prenait la Bosnie, la Croatie, la Dalmatie turque, l'Herzégovine et la Serbie; la Russie, en dehors de la Moldavie et de la Valachie, prenait l'Arménie avec Trébizonde; la France s'emparait de Landau, du Luxembourg, de la Belgique et du Brabant hollandais (1).

Heureusement ce projet ne fut nullement pris en considération, la diplomatie européenne étant intervenue à Constantinople, et la paix d'Andrinople fut signée le 15 septembre 1829. Mais il peut nous éclairer sur les sentiments qui animaient les sphères officielles au sujet des pays roumains.

Cela explique les inquiétudes des patriotes roumains, à cette époque douloureuse de notre histoire nationale, inquiétudes qu'ils communiquèrent à Michelet et à Quinet. Un des admirables traits de caractère de ces grands patriotes

(1) A. SOREL, *Essais d'histoire et de critique*, 1883; — A. NETTEMENT, *Histoire de la Restauration*, 1860; — VIELCASTEL, *Histoire de la Restauration*, 1878.

que furent les frères Bratiano et C.-A. Rosetti, c'est leur habile souplesse d'intervention, selon les circonstances ; et, en effet, si, après la proclamation de l'Empire, ils surent s'insinuer dans les coulisses du palais de Napoléon III, en augmentant leur influence secrète à l'aide de M^{me} Cornu et d'autres personnages sans charge officielle, — tout au contraire, à l'époque mouvementée qui précéda et suivit la révolution de 1848, ils s'adressèrent aux puissants écrivains, c'est-à-dire à l'opinion publique européenne, sans compter la propagande qu'ils faisaient par leurs propres brochures, dont les accents patriotiques nous émeuvent à cette heure encore.

* * *

Les enseignements d'Edgar Quinet eurent une influence considérable sur la vie et la direction politique de ces ardents patriotes ; la meilleure preuve de la reconnaissance qu'ils gardèrent à leur maître bien-aimé, nous la trouvons dans la lettre que Jean-C. Bratiano et C.-A. Rosetti adressèrent le 26 juin 1848 à Edgar Quinet, en leur qualité de secrétaires du Gouvernement provisoire, institué en Valachie à la suite de la révolution de Bucarest (1) :

(1) *Le Courrier français* de Paris, du 31 juillet 1848.

« Cher Maître, nous vous envoyons le premier acte de civilisation sociale. Il vous appartient, car il est votre ouvrage. C'est votre esprit qui nous a animés; ce sont vos idées que nous avons essayé de traduire.

» Que de fois, dans nos entretiens familiers, au sortir de ces leçons où nous avons senti nos intelligences grandir à votre souffle et nos cœurs devenir meilleurs, nous avons parlé, comme d'un rêve, des grandes choses que nous voyons aujourd'hui s'accomplir! Oui, notre époque est grande et cette œuvre est évidemment l'œuvre de Dieu.

» Mais, après Dieu, c'est vous, c'est Michelet, ce sont les hommes au cœur droit et à la parole puissante comme les vôtres, qui avez fait notre époque ce qu'elle est.

» Cher Maître, laissez un moment nos cœurs reconnaissants aller à vous; laissez-nous vous dire nos espérances, nos craintes, le but où nous marchons.

» La France s'est levée, et l'Europe tout entière s'est levée à sa voix. La liberté s'est élancée du sein de la France, comme les dieux d'Homère des sommets de l'Olympe et, en trois pas, elle a fait le tour du monde.

» Son pied s'est posé sur notre terre, sur ce sol roumain dont vous approfondissiez la langue,

les origines ; où votre nom, vos livres, vos idées éveillent tant de sympathies.

» Son pied s'est posé, et le sol a tremblé : un frémissement a couru des rives de ses fleuves au sommet de ses monts ; et en un moment, sans trouble, sans secousses, sans déchirements, sans que le sang ait coulé, comme par enchantement, l'œuvre de ténèbres est rentrée dans l'ombre, l'œuvre de lumière et de vie s'est montrée aux hommes : *Fiat lux et facta est lux.*

» Le ciel est serein sur nos têtes, mais des nuages sont à l'horizon.....

» Tout notre espoir est en vous, en notre seconde patrie. Et cela est vrai. Tout Roumain a deux patries : d'abord le sol où il est né, puis la France.

» Alexandre se disait, à la fois, redevable de la vie à son père Philippe et à son précepteur Aristote.

» C'est la France qui nous a élevés, instruits. L'étincelle qui a embrasé notre pays, nous l'avons fait jaillir de son foyer.

» Voilà ce que nous vous prions de lui dire en notre nom, cher maître. Parlez pour nous ; elle vous écoutera. Soyez l'avocat de notre cause, le parrain de notre jeune liberté !

» Rappelez encore à la France que nous sommes ses fils ; que nous avons combattu pour elle sur les barricades.....

» Pour nous, vos disciples, nous nous sentons forts, parce que nulle crainte, nulle préoccupation personnelle n'est en nous. Nous ne savons pas quel est le sort réservé à notre entreprise. Mais que la patrie et la liberté soient sauvées ; le reste n'est rien. *Respublica valeat, quocumque modo cætera se habeant, bene est.* Pourvu que nous soyons appelés à voir les derniers de nos compagnons entonner l'hymne de délivrance en franchissant les dernières limites du désert, nous sommes prêts à mourir, comme Moïse, au seuil de la Terre promise.

» Adieu, cher maître, que votre esprit, que l'esprit de la France soient avec nous. »

» Signé : J.-C. BRATIANO, C.-A. ROSETTI,
*Secrétaires du Gouvernement
provisoire de Valachie.* »

Il passe à travers ces lignes un souffle de démocratie et de liberté, qui s'exhale, en droite ligne, des doctrines généreuses professées par Edgar Quinet et Michelet au Collège de France.

Les Roumains (1856).

L'œuvre capitale, que Quinet a consacrée à notre pays, est intitulée *les Roumains* et a paru

d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, des 15 janvier et 1^{er} mars 1856 (1).

Avant Quinet, à la fin du dix-huitième siècle, et jusqu'à la moitié du dix-neuvième, plusieurs publicistes étrangers de valeur avaient déjà écrit sur la Roumanie; parmi eux, je citerai : Del Chiaro, Peyssonel, Raicevich, Carra, Engel; Thornton, Colson, Thouvenel, Vaillant, Bataillard, Xavier Marmier, Billecoq, Desprez, Wilkinson, Neigebaur, Ficquelmont, Walsh, Oliphant, Elias Regnault, etc. Le livre de Michelet, l'ami de Quinet, *les Principautés Danubiennes*, est de 1848; mais il ne raconte qu'un épisode, plutôt romantique, de notre histoire nationale.

On peut affirmer que l'ouvrage de Quinet sur les Roumains est le plus complet, le plus éloquent de tous ceux qui ont été publiés par les étrangers jusqu'en 1856; par la situation considérable de l'auteur, par son incomparable talent, par sa force de conviction, il a produit la plus profonde impression et a gagné aux Principautés roumaines les plus précieuses et les plus sincères sympathies. Comme il s'agissait de la défense d'une nationalité, personne n'était plus en mesure de le faire que celui dont un critique émi-

(1) La même année, elle a été traduite en roumain. Jassy, impr. de l'*Abeille*, in-18.

ment, M. Henry Michel, a dit : « Le fond de l'être, chez Quinet, c'est l'amour de la patrie, c'est le sentiment national.... Il n'y a pas, dans toute notre langue, un écrivain dont les livres enseignent, avec plus de force persuasive, la patrie, la nationalité (1). »

L'exorde du plaidoyer de Quinet, en faveur de notre cause, mérite d'être cité :

« Huit millions d'hommes frappent, en suppliants, au seuil de nos sociétés occidentales. Que veulent-ils? Ils demandent qu'on les aide à renaître; ils revendiquent notre alliance. A peu près inconnus, égarés au bout de l'Europe, ils racontent que de longs siècles de servitude, d'oubli, de déprédations, et tout ce que des hommes sont capables de souffrir, les ont tenus ensevelis, séquestrés du reste de l'espèce humaine. Ils ont vécu, disent-ils, dans un désert, mais dans un désert où ils n'ont échappé à aucune des misères que traînent après elles l'extrême barbarie et l'extrême civilisation. Après cela, ce qu'ils craignent le plus, c'est qu'une adversité si longue, si persévérante, les ait défigurés au point que les sociétés et les peuples auxquels ils s'adressent ne les reconnaissent plus.

» Chose nouvelle, en effet, dans notre monde

(1) *Revue Bleue*, du 20 décembre 1902.

moderne, ils ne réclament pas notre assistance, comme cela s'est vu toujours, au nom seul de la justice, de l'intérêt de tous, de l'humanité blessée et violée. Non, la nouveauté et la grandeur de leur cause, c'est qu'ils se présentent comme des frères oubliés. Avec un accent qui rappelle certains grands procès plaidés par des nations entières dans Thucydide et dans Tacite, lorsque la parenté du sang était encore sacrée, ce qu'ils invoquent surtout, c'est la communauté d'origine ; c'est un lien de famille entre leur race et la nôtre ; c'est une même descendance, un même berceau, la même langue, les mêmes aïeux. La foi peut-être naïve qu'ils montrent dans la religion des souvenirs communs, la persuasion où ils sont que cette religion ne peut être invoquée sans fruit, que les hommes de l'Occident y sont demeurés aussi fidèles qu'ils le sont eux-mêmes, tous ces traits semblent un dernier reste de l'antiquité, dont ils se couvrent pour y chercher leurs titres confondus avec les nôtres. »

L'œuvre de Quinet embrasse l'ensemble de l'action du peuple roumain : son origine, ses vicissitudes, ses destinées, sa situation politique, intellectuelle, sociale et économique. D'autres historiographes, pareils aux oiseaux, qui charment nos oreilles, mais qui ne connaissent que

l'horizon borné du bocage où ils chantent, ont pu analyser, d'une manière plus détaillée, le terrain limité où ils se sont confinés ; Edgar Quinet, pareil à un aigle, s'est élevé jusqu'aux hauteurs, d'où son œil perçant a vu, non seulement le passé et le présent de la Roumanie, mais encore son avenir.

La langue roumaine.

S'occupant de la langue roumaine, Quinet, après l'avoir montrée « abandonnée au peuple, méprisée des classes supérieures », ajoute : « Il se trouva des hommes, au commencement de ce siècle, Major en Transylvanie, Assaky en Moldavie, Héliade en Valachie, qui se proposèrent d'en faire un instrument national de régénération pour tous. Il était arrivé de cette langue ce qui arrive d'une statue enfouie sous la terre depuis des siècles ; la plupart des membres essentiels étaient intacts, mais plusieurs parties étaient mutilées, d'autres manquaient absolument, et l'on ne savait ce qu'elles étaient devenues. Pour refaire de ces sortes de fragments un tout vivant, propre à exprimer la vie moderne, c'est une restauration qu'il fallait accomplir. En même temps on devait se proposer un problème unique de

nos jours, qui était de faire passer une langue vulgaire, populaire, au rang de langue littéraire et écrite. Ce que Dante a fait pour l'italien au moyen âge, il s'agissait de l'ébaucher au moins pour les Roumains au dix-neuvième siècle. »

Quinet constate que personne ne saurait plus contester la latinité de la langue roumaine. De ce fait, il tire toutes les conséquences qu'il comporte :

« Le premier titre des Roumains, le plus frappant, est incontestablement leur langue. Après l'avoir longtemps méprisée, ils en sont fiers, et ils ont raison. C'est leur vraie marque de noblesse au milieu des Barbares. Ils se vantent de l'avoir pieusement conservée. Et quelle persévérance, quelle ténacité ne suppose pas un héritage si bien gardé! »

Voilà dans quels termes Quinet explique l'importance de leur langue pour les Roumains :

« Indépendamment de tout autre témoignage, quand même les historiens n'eussent rien dit de la multitude infinie des laboureurs latins transportés dans la Dacie déserte, quand même la colonne Trajane ne subsisterait pas, la langue des Moldo-Valaques, telle qu'ils la parlent aujourd'hui, prouverait irrésistiblement qu'une vaste colonie a été fondée dans la contrée et que la Roumanie a commencé par une émigration

romaine. Il a fallu qu'un noyau de population latine fût profondément implanté dans le sol pour n'avoir pu être déraciné par les invasions qui n'ont plus cessé de le fouler...

» Il est désormais impossible de traiter sérieusement des origines et de la formation de nos langues néo-latines, française, provençale, italienne, espagnole, portugaise, sans y faire entrer le roumain comme un élément nécessaire...

» Tous les grands travaux de notre temps s'accordent sur ce point de départ. Dietz en Allemagne, Fauriel, Ampère en France, tous ont reconnu dans la langue moldo-valaque une sœur aînée plus ou moins ressemblante, mais une sœur légitime du français et des idiomes de notre Europe méridionale. »

Quinet entre ici dans de longs et intéressants développements, pour démontrer qu'avec l'apparition de la langue roumaine s'écroula le système de Raynouard, d'après lequel les langues néo-latines découleraient de la langue provençale, qui, du midi de la France, se serait répandue, on ne savait trop comment, en Italie et en Espagne; en effet, nul ne pouvait plus soutenir que les Provençaux avaient porté leur langue dans les Carpathes.

La connaissance du roumain eut un second résultat philologique. Longtemps on avait sou-

tenu que toutes les langues romanes provenaient de la collision du latin avec les idiomes germaniques : « le latin, disait-on, avait fourni les mots ; le goth, le franc, le lombard, le vandale, avaient enseigné la nouvelle grammaire. » Attendu que la langue roumaine possède, elle aussi, les différences fondamentales qui séparent les langues modernes et néo-latines des langues anciennes, il est évident que l'ancienne théorie n'était plus soutenable ; la langue roumaine, à coup sûr, ne provenait pas de la collision du latin avec les idiomes germaniques.

Il y a encore, selon Quinet, un troisième résultat de l'apparition de la langue roumaine. On fixait, tout au plus au huitième siècle, la formation des langues néo-latines. Mais on sait que la Dacie a été colonisée par Trajan en l'année 105 de notre ère, et la rive gauche du Danube a été abandonnée par Aurélien en 274 ; cette petite société latine est demeurée comme un îlot perdu dans un océan de barbarie, après le troisième siècle. C'est entre 105 et 274 que la langue roumaine a été détachée du latin ; on peut donc affirmer que les autres langues néo-latines de l'Occident étaient elles-mêmes à l'état de formation à la même date. Ainsi, le roumain a reculé de six siècles les origines des autres langues néo-latines.

Les conclusions que Quinet tire de ces démonstrations philologiques, il les porte dans le domaine politique, pour défendre, avec émotion, les droits de la nationalité roumaine. Écoutons la voix de notre génial défenseur :

« Je maintiens seulement un point : conserver par miracle une langue nationale, l'élever en dépit de tous les obstacles au rang d'idiome cultivé, donne un droit aux hommes et au peuple qui font ces choses... Ce serait une chose toute nouvelle dans le monde, et peut-être monstrueuse, de détruire un peuple au moment où il revit dans la meilleure portion de lui-même. Un enfant, s'il vient de naître et s'il a crié, vous le réputez viable. D'après nos propres lois, celui-là, qui le tue, est un meurtrier, et celui qui le laisse tuer, pouvant le sauver, n'a pas un renom meilleur, puisque souvent il encourt le même châtement. Un peuple qui vient au monde, s'il a parlé aux autres dans sa langue, s'il en a fait un instrument cultivé de l'intelligence humaine, est, de la même façon, un peuple viable ; il a tout ce qu'il faut pour respirer, se développer, grandir. Malheur à qui le tue, ou qui, pouvant le sauver, le laisse périr ! Ce n'est pas en un jour que se font ces prodigieux instruments de travail et de vie qu'on appelle les langues cultivées. Il faut que le temps, les hommes, les choses y

aient concouru, que le passé et le présent y aient mis la main. Et l'on m'avouera qu'il serait au moins extraordinaire de penser que dans notre société moderne toute œuvre est garantie à celui qui l'a faite, toute propriété est respectée, toute production, tout instrument, toute richesse, tout patrimoine, excepté la propriété la plus sacrée, la production la plus difficile et la plus ingénieuse, l'instrument le plus fécond, la richesse la mieux acquise, le patrimoine le plus inaliénable, à savoir : la langue même, qu'il serait toujours permis au plus fort de trancher et d'extirper violemment dans la bouche du peuple qui l'a créée, conservée, cultivée ! »

L'histoire roumaine.

C'est avec la même vibrante sympathie qu'Edgar Quinet résume l'histoire des Principautés roumaines.

Il rappelle comment la majorité des écrivains du dix-huitième siècle avaient perdu les traces latines des Roumains et blâme Gibbon, qui, dans son *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, confond les Roumains avec les Slaves, les Bulgares et les Albanais, et traite Etienne le Grand de Slave.

Il rappelle comment les Roumains s'adressèrent, à deux reprises, au vainqueur de Marengo : « C'était, dit-il, un homme de leur race, le représentant, le consul, peut-être le nouveau Trajan de l'Europe latine. Ne reconnaîtrait-il pas les vétérans et les colons du divin César ? On raconte que Napoléon ne comprit rien au langage de ces hommes, qui redemandaient leur vieux droit de cité italiate. A peine s'il laissa tomber sur eux un regard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu d'années après, dans les conférences de Tilsitt, il offrait au tzar d'ensevelir à jamais ces suppliants dans l'empire russe. »

Quinet raconte comment la Dacie fut colonisée par les Romains, et, au sujet de la colonne Trajane de Rome, il écrit ce qui suit :

« En regardant les deux mille têtes qui figurent les légions armées, ils (les Roumains) croient reconnaître les traits des laboureurs de leurs campagnes. Du fond de leurs misères insondables, ils se sentent consolés, relevés par une fierté secrète. C'est peut-être le seul peuple de nos jours, qu'un monument tout romain ait la puissance d'émouvoir. »

Il explique le plan des Romains, qui voulaient fonder un seul et puissant Etat, dont la base et la citadelle auraient été le plateau central des Carpathes, d'où ils auraient dominé les

immenses plaines des alentours ; ce plan avait été déjoué par les innombrables invasions des Barbares, et la race roumaine ne formait plus un seul bloc ; mais sous deux princes, sous Etienne le Grand et sous Michel le Brave, le plan des Romains avait été sur le point d'être réalisé.

Quinet raconte les batailles de *Racova*, de *Valca Alba* (la Vallée blanche, ou plutôt blanchie par les ossements des morts), de *Dumbrava-Rosie* (la Forêt rouge, ou plutôt rougie par le sang des braves qui y furent tués) ; après ces sanglantes épopées « la chrétienté se sent sauvée et elle ignore par quelle main ». Le traité de paix, signé par Etienne le Grand avec le roi de Pologne, en 1499, est, selon Quinet, « le vrai fondement du droit international des provinces danubiennes à l'égard des puissances chrétiennes... La Moldo-Valachie est, ce jour-là, dans la famille des grands Etats. »

Voilà la brillante page que Quinet consacre à Etienne le Grand :

« La figure de ce grand saint Etienne le Bon manquait à nos histoires du quinzième siècle, qui en restait comme appauvri et dépouillé dans sa dernière moitié. En effet, l'absence de ce personnage ôtait l'équilibre à l'histoire. C'était comme un vide dans un tableau, et il était im-

possible de s'en rendre compte. On apercevait à l'extrémité de l'Europe des mouvements extraordinaires, et on ne pouvait discerner ni la volonté qui suscitait, ni le bras qui accomplissait ces prodiges. Il y avait des effets sans cause, tant qu'on ne connaissait pas le grand cœur héroïque qui imprimait le premier mouvement... Maintenant tout s'explique. Vous voyez pourquoi Mahomet II, ce conquérant à qui tout cède, est enchaîné dans sa conquête, pourquoi il recule si précipitamment de l'autre côté du Danube dès qu'il l'a franchi. C'est qu'il est arrêté non par une vision, mais par un bras de chair. Ce même Etienne, présent à la fois sur le Dnister, sur le Danube, aux portes des Carpathes, opposé d'un côté à Mahomet II, à Bajazet II, à Soliman, à Scanderberg, aux Tartares, aux Turcs, de l'autre à Mathias Corvin, à Jean-Albert, aux Hongrois, aux Polonais, voilà celui qui ouvrait et fermait à son heure les portes de l'Europe orientale ! D'abord on ne le voyait nulle part ; aujourd'hui on est forcé de le rencontrer partout... Si l'Etat qu'il a fondé n'a pas subsisté longtemps après lui, je ne sache pas qu'on puisse l'accuser d'avoir manqué de sagesse, de calcul, de sang-froid, ou même de prévoyance, puisque cette ruine précoce, il l'a, par un dernier trait de génie, annoncée sur son

lit de mort, au milieu même de ses plus grandes prospérités. »

Rappelant les victoires de Michel le Brave, Quinet constate qu' « à un moment, il a dans sa main la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie. C'était là, encore une fois, le commencement d'un grand Etat. Michel le Brave semble avoir compris mieux que personne que la Moldavie et la Valachie, même réunies, seraient toujours chancelantes, tant qu'elles seraient séparées du massif intérieur des Carpathes, que là devait être la forte base d'un Etat roumain. »

Mais attendu, comme il ajoute ailleurs, qu' « il ne faut pas faire au monde l'extrême plaisir de lui demander l'impossible, pour qu'il s'autorise à vous refuser le nécessaire », Quinet s'empresse de conclure très sagement : « Il faut se garder de dire que la Roumanie n'est possible qu'avec toutes les conditions indiquées ci-dessus; car chaque Etat a des brèches à réparer, et, si l'on rejetait comme indigne d'examen tout établissement d'Etat qui ne serait pas d'abord en relation parfaite avec ce que demande la nature ou la parenté des races, il faudrait commencer par rejeter, sans plus de réflexion, la France sans le Rhin, l'Allemagne sans l'Alsace, la Suisse sans le Tyrol, l'Espagne sans Gibraltar, l'Italie sans la Valteline et sans la Corse. »

C'est ainsi que, chez Edgar Quinet, les élans enthousiastes du patriotisme et de l'humanitarisme n'obscurcissent jamais la raison de l'homme d'Etat, prévoyant et pratique.

**Problèmes d'aujourd'hui.
Prophéties réalisées.**

L'ouvrage de Quinet soulève et résout les principaux problèmes qui, aujourd'hui encore, préoccupent les hommes politiques. La plupart du temps, avec la pénétration du penseur, qui lit dans les brumes de l'avenir comme dans un livre ouvert, le génial philo-roumain indique les solutions qui ont été données dans la suite ou qui, à cette heure, semblent être naturellement indiquées. Ces prophéties sont les conclusions logiques qu'un esprit éclairé et clairvoyant tire mathématiquement des prémisses bien choisies et solidement établies.

Considérons avec quelle précision Edgar Quinet pose le problème du renouvellement de la langue roumaine :

« Les écrivains contemporains sont forcés d'innover. Ils le font en empruntant ce qui leur manque, les uns au latin, les autres à l'italien, tous à l'Occident, d'où s'ensuit une difficulté aisée à prévoir, par ce que je viens dire : c'est

qu'avec le ferme désir de rester populaire, on se forme peu à peu une langue policée, mais artificielle et que le peuple a toutes les peines du monde à comprendre, si tant est qu'il y parvienne. J'ai entre les mains une histoire nationale, dont l'auteur a dû faire suivre chaque volume par un vocabulaire de mots nouveaux qui sans cela seraient inintelligibles à ses lecteurs. Les Roumains auront à considérer s'il n'y a pas une mesure à garder qui ne laissera pas d'être significative, s'il n'est pas de différences à établir entre les emprunts déjà anciens, légitimés par l'usage et les importations récentes qui seules peuvent compter pour des stigmates... N'y aurait-il pas quelque danger à trop italianiser la langue, à la faire trop occidentale? Pour moi, il me semble que j'aimerais à lui voir garder son caractère : latine sans doute, mais en même temps orientale, naïve, agreste, un peu rebelle au joug. Les mots mêmes qu'elle aurait conservés du slave la feraient ressembler à une captive délivrée, qui se souvient de sa captivité. Elle entrerait dans l'étroite intimité de ses sœurs d'Occident, mais elle garderait dans cette alliance je ne sais quoi d'étrange, qui marquerait qu'elle a vécu longtemps séparée. Pour rien au monde je ne consentirais à ce qu'elle se fit italienne, française. »

Ne dirait-on pas que ces conseils, si sages, sont écrits d'aujourd'hui? Très heureusement, une réaction s'est produite dans le sens de Quinet et aujourd'hui les bons écrivains roumains s'inspirent aux sources vives de la langue populaire du terroir.

*
* *

Les femmes roumaines devraient également méditer les conseils suivants, dont la portée est d'autant plus significative qu'ils proviennent d'un Français :

« Dans cette restauration morale, que ne pourraient les femmes moldaves et valaques, si elles y mettaient leurs cœurs!... Ne comment-elles pas à se lasser d'imiter seulement nos frivolités? Faut-il que nos vices mêmes leur paraissent admirables, parce qu'ils ont le prestige de l'éloignement? Après s'être nourries de nos romans, n'ont-elles pas découvert que sous cette magnifique emphase se cachent de singulières industries, et que ces beaux héros finissent bien souvent par être d'assez méchants valets?... Mais qu'elles connaissent peu leur véritable intérêt! Elles croient, en copiant nos usages, nos mœurs, notre indifférence pour le bien et le mal, notre ricanement sur toute aspiration, s'é-

lever à la hauteur de l'Occident ; elles ne voient pas qu'elles perdent ainsi ce qu'il y a de plus charmant en elles, leurs grâces ingénues, comme d'un enfant qui s'éveille. Pourquoi ces filles de l'Orient aspirent-elles avec tant de hâte à nos laideurs et à nos décrépitudes ? Elles viennent de l'endroit où naît l'aurore. Elles en ont les beautés nonchalantes, le doux parler mielleux, l'œil humide et brûlant, la chevelure ondoyante, les rayons éblouissants ; ce sont des roses matinales qu'elles doivent répandre sur le chemin, non pas les roses fanées déjà dans nos tristes fêtes. »

Que de vérités profondes, dans la plus choisie et la plus poétique des langues ! Dans cette délicate question sociale, Quinet a dit le mot juste, à un demi-siècle de distance, sur un problème aujourd'hui encore à l'ordre du jour.

*
* *

C'est dans le même sens que le grand moraliste se prononce relativement au danger qui menace les jeunes gens, envoyés à Paris pour terminer leurs études.

« Le danger pour ces jeunes esprits, qui subissent sans contrôle une si grande fascination, c'est que nos vices mêmes leur semblent con-

crés. Et comment discerner chez nous ce qu'il y a de durable à travers tant de changements et de contradictions journalières? Est-ce bien à ce spectacle toujours mobile de nos inconstances que peut prendre sa forme l'esprit encore incertain des jeunes Roumains?... Que les jeunes Roumains nous voient donc, et qu'ils sachent en même temps que nous aussi, dans notre Occident, nous avons nos Byzances. Cependant je ne voudrais pas qu'ils retournassent dans leur pays sans avoir visité quelques-uns des petits Etats qui, enclavés au milieu des grands, ont su garder leur indépendance native avec leur liberté, par exemple, la Hollande et la Suisse. Ils auraient là un spectacle analogue à celui qu'ils sont destinés à rencontrer chez eux : ils verraient comment un petit peuple sait se faire respecter des plus grands... Vous avez un peuple parfaitement sain d'esprit. La corruption des grands a passé sur sa tête sans l'entamer, son sens du moins est resté droit. Protégez-le d'une triple muraille contre nos subtilités. Ne lui dites pas que le progrès est de tomber, car il est simple, après tout, et il vous croirait peut-être. Cachez-lui ce fatal secret que les peuples qu'il avait pris pour modèles croient ne rien perdre et même tout gagner en renonçant à toute valeur morale. Il n'est que nu, pauvre, misérable, quasi serf : de grâce

n'en faites pas un sophiste tout fier de sa domesticité. »

Ces paroles sublimes devaient être à jamais gravées dans le cœur de tout Roumain.

*
* *

Non moins graves et réconfortantes sont les constatations de Quinet, concernant le sentiment religieux des Roumains, que les passions politiques ont mis sous un faux jour, pendant ces derniers temps :

« Vous avez une religion qui ne paraît pas incompatible avec la liberté civile et politique, car tous les cultes, depuis un temps immémorial, sont admis et tolérés parmi vous. Ceux mêmes que le peuple a en mépris n'ont jamais été pros crits ni persécutés. La liberté des cultes, cette idée élémentaire pour laquelle nous avons tant lutté dans notre Occident, et qu'il nous a été impossible de faire accepter ni même de montrer à la plus grande partie de la race latine, ne souffre chez vous aucune contradiction. C'était la meilleure moitié de la Révolution française, et cette moitié est enracinée dans vos mœurs. Que de choses cela seul ne suppose-t-il pas dans votre peuple ! Voilà certainement un grand et précieux avantage ; tirez-en un orgueil légitime.

Vous n'avez pas le célibat des prêtres, d'où il suit qu'ils ne peuvent former un Etat dans l'Etat; point de congrégations séculières; la religion a été tenue chez vous dans une si longue dépendance, qu'elle est restée jusqu'ici étrangère à tout projet de domination. Que d'avantages réunis si vous savez en user! Ajoutez que votre culte est pratiqué dans votre langue, ce qui entraîne après soi ces deux grands biens, l'un que l'instruction populaire dérive de l'esprit même du culte, l'autre que vous possédez le germe d'une église vraiment nationale. »

Voilà des paroles mémorables, qu'aujourd'hui encore nous pouvons opposer soit aux insinuations de nos ennemis du dehors, soit aux tentatives de prosélytisme confessionnel du dedans. Quinet conclut ainsi cette partie de ses conseils aux Roumains : « Fermez donc l'oreille aux sophismes ordinaires des nations les plus spirituelles de l'Occident. »

*
* *
*

Si le grand penseur voulait mettre des barrières morales à la conquête subtile d'une civilisation raffinée et corruptrice, il n'avait garde d'oublier les conquêtes matérielles dont les Principautés roumaines étaient menacées. Son ou-

vrage contient un chapitre spécial intitulé : *Système de défense militaire*. Après avoir clairement démontré que la Roumanie ne saurait entreprendre de guerres agressives, Edgar Quinet propose ce qui suit :

« De quoi s'agirait-il pour le défenseur de la nationalité roumaine? De se faire une forte place de refuge où il pût s'abriter en sûreté, lui et toutes les ressources de l'Etat, assez longtemps pour donner à ses alliés ou à ses protecteurs le temps de se déclarer. Dès lors, ce qui s'est fait en Belgique, où l'on a constitué une nation au milieu de trois ou quatre autres qui la convoitent, éclairerait ce qui est le plus immédiatement praticable en Roumanie... C'est donc un Anvers moldo-valaque qu'il faudrait construire. »

Sur ce point, la prophétie de Quinet est encore plus extraordinaire, car le général Brialmont, qui fortifia Anvers, a présidé également, dans la suite, à la fortification de Bucarest et de toute la Roumanie!

*
* *

Pareillement, Quinet prédit l'explosion des sentiments patriotiques qui préludèrent à la résurrection de la Roumanie :

« Dans le moment où une nation se retrouve, il s'échappe du cœur même des plus endurcis je ne sais quel désir de probité, d'intégrité, de vie morale. Ce moment se retrouvera indubitablement chez vous. »

Dans cette circonstance encore, comme dans tant d'autres, Edgar Quinet vit clairement dans l'avenir du peuple roumain. Peu de temps après sa prophétie, les frères Brătiano, Rosetti, les frères Golesco, Kogalniceano, An. Pano, Campineano, Assaki, C. Negri, N. Balcesco, Jon Ghica, ressuscitent le sentiment national des rives du Pruth et du Danube aux sommets des Carpathes : les cœurs les plus endurcis tressaillirent au souffle du patriotisme qui les enveloppait de toutes parts, et c'est avec une fraternelle unanimité que l'union de la Moldavie et de la Valachie fut proclamée, premier fondement du futur royaume de Roumanie!

Et l'on vit alors ce spectacle, non moins caractéristique : les hommes, jugés, par les gens superficiels, comme révolutionnaires et dangereux pour l'ordre public, devenant les hommes de gouvernement les plus sérieux, ce que Quinet avait également prévu : « Combien de Roumains, aujourd'hui révolutionnaires, deviendront des partisans du *statu quo*, dès qu'ils auront une heure de vie! »

*
* *

Si l'Etat roumain devait être solidement organisé, le fondement du problème à résoudre était assurément le sort que l'on réservait au paysan. Sur ce point capital encore, Quinet émit des vues généreuses et prudentes à la fois, qui peuvent, aujourd'hui même, nous servir de guide. Rappelant les dispositions du Règlement organique, en vertu desquelles le propriétaire rural était obligé de donner aux paysans de la terre à labourer, Quinet explique ce système de législation agricole comme appartenant exclusivement aux provinces danubiennes : « Il est né de leur histoire. Le Règlement de 1829 l'a consacré et ne l'a point créé. »

« De ce système, continue Quinet, il s'ensuit que la loi reconnaît au paysan un droit primordial, inaliénable, sur une partie de la terre. »

La conclusion d'un pareil système est tout indiquée : « Dès lors, sur quelle base asseoir les institutions? Je viens de le dire. Sur la terre rendue de plus en plus accessible à tous, dans un pays si évidemment agricole. »

Les hommes politiques, en Roumanie, devront réfléchir sérieusement à ces conseils de Quinet. Une partie des paysans roumains ont été rendus

propriétaires de 5 hectares de terre, concédés par l'État; le reste des propriétés de l'État devront être également morcelées et distribuées aux paysans; en même temps, on devra songer, dès maintenant, à l'époque où l'État n'aura plus de terre à vendre, et fonder la *Caisse rurale*, destinée à acheter les grandes terres des propriétaires tombés en déconfiture, pour les revendre en détail aux laboureurs des campagnes. Comme l'a admirablement prédit Quinet, l'avenir de la Roumanie est dans la solide organisation d'une démocratie rurale.

*
* * *

Je terminerai cette série de prophéties (1) géniales par l'analyse des vues de Quinet sur un point important de la politique extérieure de la Roumanie.

Dans son résumé de l'histoire du peuple rou-

(1) M. T. Steeg (*Revue universelle* du 1^{er} mars 1902) fait remarquer que Manin a salué les *Révolutions d'Italie*, en proclamant que Quinet a été le Christophe Colomb qui découvrit l'Italie; Quinet annonça, quarante ans à l'avance, la reconstitution de l'Empire d'Allemagne, la guerre et les désastres de 1870; il avait également prédit la chute de la seconde République; enfin, en 1849, il préconisa, pour les sociétés démocratiques, un système d'enseignement laïque, que Jules Ferry et F. Buisson essayèrent d'organiser par les lois scolaires de 1881, 1882 et 1886.

main, le vaillant philo-roumain ne trouve pas assez d'éloges pour le tact et l'habileté d'Etienne le Grand dans ses relations avec l'étranger :

« Ce grand homme a dû se dire que, sans nulle sécurité du côté de la Hongrie, de la Pologne, de l'Allemagne, ses peuples trouveraient des ennemis ou moins exigeants, ou moins habiles ou moins voisins dans Constantinople... Sa supériorité, c'est que la religion ne l'empêcha jamais de voir le parti qu'il pourrait, au besoin, tirer de l'islamisme... Il semble redouter moins le mahométisme moderne, que le christianisme mongol ; il a, à cet égard, sur l'avenir une vue profonde et presque impartiale. »

Poursuivant son idée, Quinet, dans la partie de son étude concernant la défense militaire de la future Roumanie, démontre que la Turquie ne peut que perdre par la dislocation des provinces danubiennes : « Que lui importe de posséder deux membres morts qui ne peuvent vivre que par leur réunion ? Que lui serviront deux cadavres pour se couvrir ? C'est d'un peuple vivant qu'elle a besoin, soit comme allié, soit comme défendant ; elle a bien assez, Dieu merci, de ruines chez elle. »

Enfin, la pensée d'Edgar Quinet prend clairement corps dans le chapitre *Autonomie et Souveraineté* ; il préconise ouvertement une alliance

entre la Roumanie et la Turquie, formulant son vœu en ces termes :

« Si j'étais Roumain, je m'attacherais, en ce qui regarde la Porte, au testament d'Etienne le Grand, comme à ce qu'il y aurait encore de plus sensé et de plus praticable au moment où j'écris. J'opposerais ce testament à celui de Pierre le Grand. Comme Etienne, je craindrais l'islamisme rationaliste beaucoup moins que le christianisme mongol ou croate; bien entendu que la sujétion resterait ce qu'elle était dans l'esprit d'Etienne, un hommage, un tribut, rien de plus. En un mot, je voudrais que ce lien fût assez réel pour associer les deux peuples à la défense commune, assez souple pour que la chute de la Turquie n'entraînât pas la chute de ces provinces. On a vu quelquefois un arbre vivace s'élançant du milieu d'une ruine. Prévoyez l'éroulement : ne faites pas que la ruine, en s'abîmant, engloutisse tout ce qui vit autour d'elle. »

L'idée de Quinet, d'une entente intime entre la Turquie et la Roumanie, est tout aussi intéressante, aujourd'hui que la question d'Orient domine la politique de l'Europe. Il est incontestable que nous avons intérêt à voir la Turquie fortifiée, pour le maintien de l'équilibre dans la péninsule balkanique. Dans le testament po-

litique du grand-vizir Fuad-Pacha, les Anglais étaient indiqués comme les meilleurs amis de l'Empire ottoman; diverses circonstances et le fait que la Grande-Bretagne est absorbée en Egypte et dans l'Extrême-Orient, l'empêchent, à cette heure, de prendre vigoureusement en mains les intérêts de la Turquie. Aussi, peut-on dire que les Roumains sont aujourd'hui les meilleurs amis de l'Empire ture, et les plus désintéressés, ce qui compense leur faiblesse relative.

Comme j'ai vécu cinq années en Turquie et trois années en Bulgarie, je m'évertue à exprimer la conviction que les craintes d'une conflagration imminente dans la péninsule balkanique me semblent exagérées. L'état qui résultera des réformes imposées en Macédoine par la Russie et l'Autriche-Hongrie durera longtemps encore. Mais, pour toute éventualité imprévue, la ligne de conduite politique, indiquée par Edgar Quinet avec tant de finesse et, j'oserais dire, avec tant de *patriotisme roumain*, me paraît, actuellement encore, digne d'être suivie par l'Etat roumain.

**Démonstrations en l'honneur
de Quinet (1856).**

Telle est l'étude de Quinet sur les Roumains, esquissée à grands traits.

Cette œuvre magistrale provoqua, naturellement, un grand enthousiasme dans les Principautés roumaines. L'émotion qu'elle produisit se peint parfaitement dans la lettre suivante, jusqu'à présent inédite, que les étudiants du lycée Saint-Sabba, de Bucarest, adressèrent à Quinet et à Michelet (1).

« Chers maîtres,

« L'histoire avait une page de plus, les peuples martyrs un frère de plus, l'humanité un droit non encore réclamé, et le monde ne le savait pas. Des Français ont étendu la main vers nous, et la poussière de l'oubli s'est envolée de dessus nos têtes; nous fûmes reconnus et nous sentîmes que nous sommes un enfant retrouvé, béni dans la famille des Nations. Nous leur en devons à tous une éternelle reconnaissance.

» Mais il y a entre tous quelques-uns qui ont un droit de plus sur nous : celui de l'amour. Vous êtes de ceux-là. Quand on lit vos pages si belles, si ardentes en faveur de la Roumanie,

(1) Ce document, ainsi que la réponse de Quinet, qui suit, m'ont été aimablement communiqués par M. Jean J.-C. Bratiano, ancien ministre des Affaires étrangères.

on sent que celui qui les a écrites n'est pas seulement l'historien, mais l'ami; qu'il l'aime, qu'il souffre de ses douleurs, comme on souffre de la douleur d'une sœur. Tout y est flamme et flamme divine qui nous pénètre et nous échauffe. Nous étions inconnus, oubliés, écrasés sous le poids des intrigues et de la force brutale de nos ennemis; notre voix étouffée dans notre sein, sans défenseurs auprès des grandes nations civilisées, voyant approcher chaque jour davantage le moment de notre anéantissement; aujourd'hui retrouvés, reconnus, avec l'espérance du plus bel avenir, le monde intéressé à notre cause, et tout cela c'est à vous que nous le devons en grande partie. Car vous avez dès longtemps réclaté du monde civilisé ses sympathies pour nous, et le lui imposiez comme un devoir. Et quel titre avions-nous à mériter de votre part tant de dévouement à notre cause? Nous étions malheureux et nous avions des droits à ne plus l'être. Voilà tout. Nous l'avouons en toute conscience. Nous savons tout ce que nos aînés doivent à vos grands enseignements du Collège de France. L'élan qu'ils y ont puisé nous le cherchons dans vos livres. Nous voulons préparer en nous-mêmes une génération digne des jours nouveaux; car nous avons compris la vérité de votre parole: « qu'un peuple ne peut se

relever que par l'héroïsme individuel et l'esprit de sacrifice », et encore de celle-ci : « que dans les grandes crises nationales, c'est aux plus jeunes de servir de médiateurs ».

» Ici, en Roumanie, chacun a les yeux vers la France : chacun, dès le berceau, apprend à prononcer son nom comme celui de la mère chérie des Nations.

» Dans nos poignantes angoisses, c'est vers elle que nous tendons nos cœurs et nos bras. C'est d'elle que nous attendons le salut. C'est aux meilleurs de ses fils que nous adressons nos prières d'intercession.

» Plus d'une fois déjà, chers Maîtres, vous avez reçu l'expression de la reconnaissance de nos compatriotes. La jeunesse des écoles roumaines a voulu venir, elle aussi, vous saluer et vous dire : Amour et merci. Nous vous aimons comme nos pères. Continuez à notre patrie votre bienfaisante tendresse et croyez que nous saurons la mériter par nos actions dans l'avenir, nous montrer devant Dieu et devant le monde dignes de la France et de vous. »

Les grands patriotes Jean-C. Bratiano et C.-A. Rosetti envoyèrent également des remerciements chaleureux à Edgar Quinet, qui répondit de Bruxelles, le 16 avril 1856, par la lettre suivante, également inédite :

« Messieurs,

» Le témoignage généreux que vous m'avez adressé est la plus grande consolation que j'aie reçue dans l'exil et dans les malheurs qui s'y sont ajoutés. C'est moi qui vous dois de la reconnaissance. Si j'ai pu joindre ma faible voix à la vôtre pour la défense de la cause la plus juste du monde, vous m'en avez récompensé fort au delà de ce que je méritais. Vous m'avez appris que, dans quelque situation que l'on soit, il ne faut jamais désespérer de trouver des opprimés à défendre et un devoir à remplir.

» Une conduite aussi noble que la vôtre suffirait pour montrer quel sera l'avenir de votre patrie. Vous lui donnez pour base les sentiments qui font le plus d'honneur au cœur de l'homme. Je ne sais ce qui vous est réservé par la politique du jour et si nos espérances communes seront bientôt remplies; mais je sais que les sentiments qui vous inspirent tous sont ceux qui font grandir les Etats et les rendent impérissables. Les destinées de la Roumanie, vous les portez en vous; il n'appartient plus à personne d'empêcher qu'elles ne soient.

» Tous les droits de vos ancêtres ne vous seront pas restitués en un jour. La grande

famille roumaine ne sera pas rassemblée dès la première heure ; il faut s'attendre à des obstacles, à des difficultés qui exigeront de nouveaux efforts de votre part et des nombreux amis de votre cause.

» Jusqu'à ce qu'elle triomphe, je ne me retirerai pas de la lutte. Tant qu'il me sera permis de croire que j'exprime fidèlement vos vœux, je me sentirai appuyé sur la justice et sur l'humanité.

» Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de ma sincère et profonde reconnaissance. »

Signé : E. QUINET.

Manifestations philo-roumaines de Quinet de 1856, 1858 et 1866.

Edgar Quinet ne manquait aucune occasion d'exprimer aux Roumains ses précieuses sympathies.

Son ouvrage, *les Roumains*, parut en un volume (1), dédié à la mémoire de son beau-fils, Georges Moruzzi, né à Jassy, le 1^{er} septembre 1839. Dans ce volume, l'immortel écrivain plaça la préface suivante, digne d'attention, où ses

(1) *Œuvres complètes : les Roumains ; Allemagne et Italie*. 4^e édition. Paris, Germer-Baillière, 1856, in-18.

sentiments affectueux à l'égard de la nation roumaine éclatent avec éloquence, en même temps que sa ténacité morale prodigue de sages conseils :

« Plusieurs adresses collectives m'ayant été envoyées par les Roumains des Principautés, l'occasion s'offre ici de leur répondre.

» Messieurs,

» Rien ne pouvait m'être plus précieux que l'assurance d'avoir fidèlement exprimé vos sentiments et les besoins de votre situation.

» Vous me donnez cette assurance, vous y joignez des expressions que je recueille avec bonheur, comme la preuve de votre patriotisme, de votre communauté de vues, bien plus que des services que j'ai pu rendre à votre cause. Il est certain que, de quelque manière qu'on envisage vos intérêts, vous avez fait un grand pas; il est tel que rien ne vous fera reculer. Tout l'Occident s'est ému pour vous. Vous avez retrouvé et produit au grand jour vos titres de famille; il ne s'est trouvé personne pour les contester.

» Vous n'êtes plus une province inconnue, vous faites partie de la cité, j'allais dire de la patrie occidentale.

» Vous n'êtes plus isolés dans la vie politique, il n'est plus possible à qui que ce soit de disposer de vous, ou de toucher à vos affaires sans que le monde le sache.

» Vos provinces ne peuvent plus être déchirées, lacérées sans que toute l'Europe jette un cri.

» Vous n'êtes plus des étrangers, vous êtes des citoyens pour tous les peuples policés. Vos vœux, vos besoins, vos droits font désormais partie des vœux, des besoins, des droits de la société européenne. Vous avez maintenant les mêmes chances de vie, de liberté, d'indépendance, d'avenir que l'Europe elle-même.

» Que de chemin en peu d'années, si l'on se rappelle ce qu'était naguère votre situation ! Encore quelques efforts et le but sera atteint. Si, par hasard, il arrivait que nos espérances (car vous me permettez ici de confondre mes vœux avec les vôtres) ne fussent pas réalisées tout d'abord, gardez-vous de croire que votre cause est compromise et qu'elle a l'avenir contre elle. Voyez comme, pour les peuples les mieux assis, la liberté est difficile à conquérir et comme elle se perd quelquefois en un jour, sans que l'espoir de la ressaisir diminue.

» Il ne faudrait donc pas se déconcerter si le but n'était pas atteint aussitôt que nous le sou-

haitons. Au contraire, ce serait une raison, pour les amis de votre cause, de redoubler leurs efforts, car il est bien rare, en de si grandes entreprises, que l'on obtienne par un premier effort ce qu'on désire le plus et même ce qui est le plus nécessaire. La lumière s'est faite sur vous, et tout le monde y a contribué. A mesure que l'on vous a connus davantage, les sympathies pour vous ont grandi, il n'est plus au pouvoir de personne de ramener sur vous les premières ténèbres.

» Le travail de votre indépendance a commencé. Peut-être aboutira-t-il demain. Dans tous les cas, il aura sa récompense, à moins, ce qui est impossible, que vous ne vous abandonniez au moment où le succès approche. Votre question est devenue une question d'intérêt et d'honneur pour l'Europe. Il y aura une Roumanie, ou il n'y aura plus ni honneur, ni liberté, ni garanties, ni foi d'aucune sorte en Europe, et, dans ce cas encore, votre lot serait égal à celui de tous les autres.

» Agréez, Messieurs, l'assurance de mes sentiments, etc., etc. »

Signé : Edgar QUINET.

Bruxelles, 16 décembre 1856.

Cette prophétie d'Edgar Quinet se réalisa encore : la Roumanie est érigée en royaume indépendant, élément d'ordre et de progrès en Orient, telle que l'avait rêvée la grande âme du généreux écrivain français.

Je trouve encore dans les *Mémoires d'exil*, de M^{me} Quinet, le passage suivant (p. 318), dénotant que l'illustre philo-roumain ne cessait un moment de s'occuper du sort de ces frères latins des Carpathes dont l'avenir l'avait intéressé à un si haut point : « Une députation de Valachie se trouvait dans le cabinet de travail d'Edgar Quinet ; on le pria de reprendre la question de la nationalité roumaine ; l'union des Principautés venait d'être votée à l'unanimité ; tous les proscrits de 1848 se retrouvaient à la tête des affaires après neuf ans d'exil, c'était une vraie satisfaction pour l'ami des Roumains. » Cette scène se passait à Bruxelles, en janvier 1858.

J'ai recueilli une dernière manifestation publique de Quinet en notre faveur, dans une lettre qu'il adressa à G.-A. Rosetti, de Vuytaux, le 13 mars 1866, et publiée en traduction dans le journal bucarestois le *Romanul* ; je suis obligé de la traduire, à mon tour, en français, n'ayant pu mettre la main sur l'original français :

« Cher Monsieur, c'est à vous, certainement,

que je dois de lire le *Romanul*. Recevez tous mes remerciements. Votre révolution m'a causé une de ces satisfactions morales que je n'espérais plus ressentir. Les Roumains ont confirmé les espérances que je n'ai jamais cessé de mettre en eux. Par ce grand acte de justice, ils ont fini de prendre rang parmi les peuples dignes de se gouverner eux-mêmes. Puissent-ils marcher dans cette voie, où la liberté est un acte de probité nationale. Par ce fait, ils ont échappé à la tutelle, ils sont maîtres chez eux. Personne ne peut plus les annihiler. Vivez donc, et vivez honorables et heureux.

» Votre cordialement dévoué. »

Signé : Edgar QUINET.

Le *Romanul*, en publiant cette lettre, ajoute : « Nous vivons et nous prouverons notre vitalité, non seulement en manifestant notre reconnaissance, mais en justifiant les espérances fondées sur nous par Edgar Quinet, Michelet et tous les autres nobles amis, les vaillants défenseurs des causes justes. »

Quinet citoyen roumain.

Les Roumains n'oublièrent point ces nobles amis. Dans le *Romanul*, journal du parti libéral,

parut, à la date du 7 mars 1866, et sous le titre : *Une dette de reconnaissance*, l'articlelet suivant :

« A l'époque douloureuse où la Roumanie était opprimée, lorsque la voix du peuple roumain était étouffée à l'intérieur, quelques cœurs généreux ont pris, en France, la défense de notre cause et ont lutté pour la nationalité roumaine avec dévouement et ténacité. Exprimer notre reconnaissance à ces hommes est un devoir national, une dette d'honneur. Nous devons la payer. Nous croyons qu'un des premiers projets de loi que le Gouvernement devra présenter à l'Assemblée législative est celui d'accorder la qualité de citoyen roumain à ceux qui furent les défenseurs constants et infatigables de notre cause; leurs noms doivent être inscrits dans le cœur de tout Roumain et dans le livre d'or de la patrie. La reconnaissance est la vertu des âmes nobles; l'ingratitude est la dégradation. Soyons reconnaissants. »

Dans la séance du 2 juillet 1866, le Ministre des Affaires étrangères *Jon Ghica* communiqua les messages princiers, par lesquels on proposait la qualité de citoyens roumains à *Gladstone*, *Layard*, *J.-A. Roebuck*, *J. Michelet*, *Edgar Quinet*, *Saint-Marc Girardin*, *Paul Bataillard* et *Ubicini*, en accompagnant le dépôt des documents de ces paroles :

« Messieurs, ces étrangers, les uns Français, les autres Anglais, ont travaillé pour la cause nationale, non pas comme des Roumains qui seront naturalisés à cette heure, mais comme Roumains de cœur depuis des dizaines d'années ; je pense donc que nous avons un devoir de reconnaissance de leur octroyer la grande naturalisation un moment plus tôt. » (*Applaudissements.*)

La naturalisation de ces éminents personnages a été votée dans la séance du 4 juillet 1866.

Voici la lettre par laquelle notre Ministre des Affaires étrangères communiqua cet Acte à Edgar Quinet :

« Monsieur,

» Lorsque la Roumanie se débattait sous l'étreinte de ses ennemis, ignorée du monde entier, vous avez parlé, et l'Europe a su que sur les limites de l'Orient, aux bords du Danube, un peuple allait être sacrifié pour avoir été la sentinelle avancée de la latinité. A votre appel puissant, les peuples frères se sont émus et ont tendu les bras à la Roumanie.

» Aujourd'hui la Roumanie est. Elle est entrée dans le concert du monde civilisé, et vous,

initiateur des nations à l'histoire de notre origine et de nos luttes, vous avez puissamment contribué à ce résultat.

» Comme un faible hommage de sa profonde et éternelle reconnaissance, la Roumanie, par l'organe de la représentation nationale, a voté et S. A. le Prince a sanctionné pour vous les droits de la grande naturalisation.

» Le pays roumain est heureux et fier de vous compter désormais au nombre de ses citoyens par les droits comme vous l'étiez déjà par le cœur.

» Je suis heureux de porter à votre connaissance ce témoignage de la gratitude de ma patrie, etc., etc. »

Autres manifestations françaises.

Il est bon, il est juste de rappeler ces liens de cœur, qui ont uni la Roumanie à Quinet, Michelet, et autres illustres Français, au moment où les ennemis anonymes du latinisme et de notre patrie essayent de nous aliéner les sympathies du peuple français. Si, par-ci par-là, on entend des voix discordantes de personnes mal renseignées, nous sommes heureux d'apprendre que des voix autorisées s'élèvent en notre faveur,

comme l'a été celle de M. Henry Michel, à la Sorbonne.

M. E. Lorain, pareillement, a écrit, dans une revue (1) : « La Roumanie est une nation digne de la liberté, qu'elle a conquise elle-même. »

La France intelligente et cultivée nous a toujours favorisés, parce que notre cause était juste. Il en sera de même aujourd'hui : tout Français impartial reconnaîtra que la Roumanie doit appartenir aux Roumains.

J'ai eu moi-même une preuve personnelle de la spontanéité et du désintéressement de l'affection que les Français nous ont témoignée de tout temps.

En 1880, j'étais à Paris, au commencement de ma carrière diplomatique. Mon vénérable ami, le très regretté ancien Président de l'Athénée, feu V.-Al. Urechia, fit appel à moi, pour recueillir quelques autographes pour l'*Album Macédo-Roumain*, publié cette même année. Quoique jeune et inconnu, je m'adressai au grand Victor Hugo et aux écrivains de marque, tels que : Henri Martin, Jules Simon, Th. de Banville, Maxime Du Camp, P.-J. Barbier, Foucher de Careil, Alphonse Daudet, Fr. Coppée, H. de

(1) *L'Illustration*, du 28 février 1903.

Lapommeraye, L. Legrand, Jules Lermina, Leconte de Lisle, Littré, L. Ratisbonne, E. Richebourg, Clémence Royer, A. Valabrègue, P. Zaccane. Tous répondirent à mon appel et les sentiments que quelques-uns parmi eux exprimèrent à notre adresse méritent d'être rappelés aujourd'hui.

Foucher de Careil m'écrivait : « La Roumanie a droit à l'estime de l'Europe; elle est, entre deux despotismes, comme une forme de la liberté qui doit nous être chère; elle est en outre un prolongement de l'Europe et son boulevard du côté de l'Orient. »

Henri de Lapommeraye écrivait : « Et toi, Roumanie, jeune et hospitalière nation qui as les vertus de la jeunesse, la générosité, la bravoure, le culte des idées libérales, humanitaires, progressives, je te salue aussi! Fais le bien; tends la main à des frères frappés par l'infortune : cela te portera bonheur et les temps sont proches où, par ton intelligence, ta fermeté, ton activité, ton dévouement et ton courage, tu auras définitivement conquis en Europe la place et l'influence que tu mérites et que t'assurent ceux qui te voient grandir avec joie! »

Le député *Louis Legrand* m'écrivait : « C'est pour l'étranger qui visite la Roumanie un vif plaisir de retrouver dans le type et dans la langue

des habitants un souvenir si vivace des Romains et de rencontrer, en même temps, dans les mœurs et dans les lois du pays, les bienfaits, les institutions, les idées de la civilisation la plus accentuée. Le peuple roumain, qui a si visiblement dans les veines le sang de la plus grande nation de l'histoire, a aussi tout ce qu'il faut pour faire glorieusement et utilement reflourir sur les bords du Danube un rejeton puissant de la race latine. Que de progrès il a accomplis depuis vingt années, conquérant successivement son unité, sa constitution, enfin son indépendance, et, au milieu de ces difficiles étapes, ne cessant de perfectionner son état social ! Puissent ces succès continuer ! Puisse une ère de prospérité, qui fécondera tant d'admirables ressources, succéder à l'ère des luttes et des épreuves ! Nulle nation ne le désire plus ardemment que la France, car elle sait qu'en adressant à la Roumanie ses souhaits de bienvenue parmi les Etats autonomes, elle fait des vœux pour une sœur et pour une amie. »

Jules Lermina m'écrivait : « Mon cher ami, quand un pays comme la Roumanie entre dans la vie européenne, nous nous serrons pour lui faire place. C'est un ami qui vient au milieu de nous et qui, dès le moment où il arrive, a droit de cité parmi les gens intelligents. Donc tous souhaits d'avenir ! »

Litré m'écrivait : « Certes, mes sympathies pour les souffrances des Roumains ne sont pas moindres qu'elles ne furent pour les Espagnols, lors des désastres qui les ont frappés. »

Henri Martin, dont J.-C. Bratiano, dans une lettre au *Siècle*, reproduite par le *Romanul* du 14 février 1866, dit : « L'illustre historien qui, avec MM. Michelet et Quinet, a été le vaillant apôtre de l'indépendance des nationalités », Henri Martin me disait dans une lettre inédite qu'il m'adressa le 9 mars 1880 : « J'ai pour nos frères d'Orient, les Roumains, une vieille et inaltérable sympathie et me joindrai toujours avec empressement à leurs amis. » Dix jours plus tard, dans la lettre reproduite par l'*Album Macédo-Roumain*, le grand historien français m'écrivait ces considérations, aujourd'hui tout à fait d'actualité : « Vous faites appel à notre sympathie en faveur des Roumains de la Macédoine. Rien de ce qui touche les Roumains ne peut nous être indifférent. Les sentiments que la Roumanie nous a si vivement exprimés, au temps de nos malheurs, ont accru l'affection déjà ancienne que nous portons à nos frères d'Orient. Je ne connais pas bien en détail les faits particuliers qui se rapportent à la situation actuelle de la fraction méridionale des Roumains ; mais permettez-moi de vous exprimer, en termes gé-

néraux, mon opinion sur ce qui les concerne au point de vue international. Dans la plus grande partie des régions qui s'étendent depuis le moyen Danube jusqu'à la mer Noire et à la mer Egée, les populations diverses sont tellement enchevêtrées, qu'elles ne peuvent vivre que de transactions, à moins de s'entre-extermier. »

*
**

Voilà des voix françaises hautement autorisées, qui, après les manifestations philo-roumaines de Michelet et d'Edgar Quinet, nous dédommagent des accusations, non justifiées, dont la Roumanie a été, quelquefois, la victime, pendant ces derniers temps.

Conscia mens recti famæ mendacia ridet.

Les allégations erronées ou tendancieuses ne sauraient distraire la nationalité roumaine dans sa marche ascendante. Il nous sera facile de convaincre les gens de bonne foi que les Roumains ont le droit et le devoir d'être maîtres chez eux et de veiller à ne pas perdre, par la voie de la ruine économique, les fruits de leurs efforts séculaires.

Que de souffrances a traversées le peuple roumain ! Combien d'injustices n'a-t-il pas endurées !

La vallée du Danube a été une véritable vallée des larmes.

Dans les nombreux projets de partage de l'Empire ottoman et des Principautés danubiennes, que les puissants de l'Europe imaginèrent, depuis celui de Charles de Valois jusqu'à celui de M. Nigra, qui proposait à Napoléon III de laisser à l'Autriche la Valachie et la Moldavie, en échange de la Lombardo-Vénétie, — les Principautés roumaines étaient données tantôt à la Russie ou à la Pologne, tantôt à l'Autriche ou à la Hongrie, même à la France.

Deux moments furent les plus critiques pour les Principautés roumaines, divisées et épuisées : le premier, lorsque Catherine II, la grande Impératrice de Russie, se mit d'accord avec l'Empereur d'Autriche Joseph II, pour se partager notre pays ; — le second, lorsque l'Empereur Alexandre I^{er} de Russie se mit d'accord, au même sujet, avec Napoléon I^{er}. Mais le sort en décida autrement.

La vigoureuse race latine, greffée sur le tronc de la race belliqueuse des Daces, s'est faufilée à travers les intrigues diplomatiques, de même qu'elle avait su résister aux innombrables invasions des Barbares. Le chêne du roumanisme, profondément enraciné dans les montagnes des Carpathes, a bravé toutes les tempêtes : le feuil-

lage ne verdoyait plus, puisque les branches étaient brisées et éparpillées aux quatre vents, mais le tronc de l'arbre était vivant, et combien de sève vivifiante il contenait, la végétation luxuriante qu'il a produite, dans l'espace relativement court d'un demi-siècle, le prouve aujourd'hui. Maintenant, à l'abri du feuillage, qui a poussé comme par enchantement, nous pouvons espérer que des oiseaux enchanteurs jeteront leur note originale dans le concert des autres nations civilisées.

Mais une fois parvenus au sommet de la montagne, qui, pour la Roumanie, a été un véritable Calvaire, nous ne devons pas oublier ni les mains amies qu'on nous a tendues pour nous secourir, ni les bâtons sur lesquels nous nous sommes appuyés, ni même les ronces auxquelles nous nous sommes accrochés. Comme le dit Julien : « Je ne crois pas qu'il existe de crime plus généralement détesté et qu'on reproche davantage aux hommes qui s'en rendent coupables, que celui de l'ingratitude envers leurs bienfaiteurs. » Les Roumains, que Quinet proclame « le peuple le plus doux de la terre », ne sont pas capables de commettre un pareil crime. La main de Quinet a été une des mains les plus solides qui nous aient été tendues, aux moments les plus graves de notre vie nationale ; aussi, suis-je profondément con-

vaincu que le nom de Quinet vivra éternellement dans le cœur reconnaissant du peuple roumain.



1 franc.

Emory

ce

